
ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène et scénographie **Stéphane Braunschweig**

création

16 septembre – 14 octobre

Odéon 6^e

Location

www.theatre-odeon.eu

+33 1 44 85 40 40

Tarifs

de 6€ à 40€

Horaires

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h

représentations surtitrées en anglais les samedis 17 et 24 septembre, 1^{er} et 8 octobre

représentation surtitrée en français à destination des spectateurs sourds ou malentendants le vendredi 7 octobre

représentation avec audiodescription le dimanche 9 octobre

Odéon-Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon

Paris 6^e

Service de presse

Lydie Debièvre, Valentine Bacher

+33 1 44 85 40 73

presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photos également disponibles

sur www.theatre-odeon.eu

mot de passe : podeon82



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène et scénographie

Stéphane Braunschweig

création

16 septembre — 14 octobre 2022
Odéon 6^e

durée 2h20

avec

Virginie Colemyn

Cécile Coustillac

Alexandre Pallu

Pierric Plathier

Lamy Regragui Muzio

Chloé Réjon

Grégoire Tachnakian

Jean-Philippe Vidal

traduction française

Stéphane Braunschweig

Astrid Schenka

collaboration artistique

Anne-Françoise Benhamou

collaboration à la scénographie

Alexandre de Dardel

costumes

Thibault Van Craenenbroeck

lumière

Marion Hewlett

son

Xavier Jacquot

assistante à la mise en scène

Clémentine Vignais

production Odéon-Théâtre de l'Europe
avec le soutien du Cercle de l'Odéon



Jours de joie, d'Arne Lygre, traduit du norvégien par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, sera publié à L'Arche éditeur en septembre 2022

Tournée 2022-2023

25 novembre — Festival Interférences de Cluj, Roumanie

11 et 12 janvier — CDN de Besançon

Extrait

La journée, en extérieur

Au bord d'une rivière, près d'un cimetière. UNE MÈRE et UNE SŒUR sont assises sur un banc.

Une mère

Une mère dit : C'est bien, ici, en bas, au bord de la rivière.

Une mère dit : Je trouve que c'est merveilleux, ici.

Une mère dit : Il y a une sorte de calme, très particulier.

Une mère dit : Je suis heureuse d'avoir trouvé cet endroit.

Une mère dit : Ça me rend heureuse de venir ici.

Une sœur

Une sœur pense : Voilà ce que maman voulait me montrer ?

Une sœur pense : C'est tout ?

Une sœur pense : Un cimetière inconnu ?

Une sœur pense : Une rivière, un banc, un talus d'herbe, quelques arbres ?

Une mère

Une mère dit : Maintenant nous allons rester assises ici et fermer les yeux et tourner nos visages vers le soleil.

Une mère dit : Nous reposer un peu.

Une mère dit : Juste rester assises et nous reposer un peu.

Une sœur

Une sœur pense : Là maintenant, alors que je viens de faire tout ce voyage ?

Une sœur pense : Je suis vraiment fatiguée.

Une sœur pense : On n'aurait pas pu aller à la maison directement ?

Silence.

Une mère

Je viens souvent ici.

Je ne sais pas. Cet endroit n'a en soi rien de spécial, en fait, mais il l'est devenu pour moi. C'est comme ça quand on s'attache. Ça se met à grandir en nous. Cet endroit a grandi en moi.

J'aime bien. Rouler jusqu'ici. Ou plutôt, avoir un endroit où aller.

Une sœur

Si loin de la maison ?

Une mère

Je suis simplement passée par là un jour, là-haut sur la route, et j'ai vu ce banc ici, en bas, au bord de la rivière, et alors je me suis dit que je devrais m'arrêter un peu, et depuis j'y suis revenue encore et encore.

Extrait de *Jours de joie*, d'Arne Lygre, traduction du norvégien par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, publié à L'Arche éditeur en septembre 2022

Après *Nous pour un moment*, Stéphane Braunschweig poursuit son compagnonnage artistique avec l'auteur norvégien et monte sa dernière œuvre, créée à Oslo avec un grand succès en 2021. Laconique, incisif, ludique aussi, Arne Lygre se livre pièce après pièce à une exploration aiguë de l'état contemporain de nos relations. Ici, une famille se retrouve : une mère, ses deux enfants adultes. Pour ce « jour de joie », la mère a choisi un lieu serein, un peu à l'écart, un banc en contrebas d'un cimetière. Leur réunion est vite troublée par d'autres personnages, venus au même endroit pour se parler.

Ils apportent avec eux leur monde familial, conjugal, leurs discordes... Sous l'apparente banalité des vies, Lygre fait entendre l'intensité des aspirations ou des hantises humaines : désirer, espérer, haïr, dévorer, abandonner, rester, partir... Ultrasensible, l'écriture se déplace sans cesse : elle opère parfois par la distance, parfois par l'humour, puis nous replonge au cœur vif des émotions. Être aimé, est-ce une grâce ou un danger ? Rompre : un salut, une violence ? Un personnage opte. Il décide de disparaître. Quelques temps plus tard, un autre jour de joie : une petite fête chez son ex-compagnon, qui a choisi de tourner la page. D'autres veulent au contraire retrouver le disparu. Lygre n'arbitre pas. Pour le metteur en scène et son équipe d'acteurs, cette écriture vibrante est un enjeu théâtral à la mesure de notre époque, de son rapport à la solitude, de son rêve de « nous ». Jouer Lygre, c'est questionner par le théâtre ce qui, aujourd'hui, fait lien.

Autour du spectacle

Rencontre avec Stéphane Braunschweig et le collectif
L'Envers de Paris « Théâtre et psychanalyse »
dimanche 9 octobre à l'issue de la représentation

Rencontre dans le noir

lundi 3 octobre à 19h / Odéon 6e

En lien avec le spectacle, le comédien Jean-Philippe Vidal éveillera les sens des spectateurs voyants - masques sur les yeux - et malvoyants lors de cette Rencontre dans le noir.
entrée libre sur réservation

Jours de joie – résumé

Un endroit à l'écart, au bord d'une rivière, en contrebas d'un cimetière. Vont s'y rencontrer fortuitement trois groupes de personnes, trois « familles » : une fille, son frère jumeau Aksle, et leur mère ; un voisin et son ex-femme ; deux frères dont le père vient de mourir, et sa veuve, leur belle-mère. Leurs raisons de se trouver là sont toutes différentes, mais elles touchent toutes à des pierres angulaires de l'existence. Leurs histoires vont s'imbriquer dans une conversation qui croise les points de vue de chacun sur la vie, la mort, le couple, la maternité, la paternité. Cette première partie prend fin avec l'annonce d'Aksle qu'il va « disparaître ».

On se trouve ensuite, quelques semaines plus tard, dans le salon de David, le compagnon qu'Aksle a brutalement quitté. La disparition d'Aksle hante cette seconde partie comme une énigme obsédante. Cette fois tous les personnages ont un lien avec David : sa sœur et sa mère, sa voisine accompagnée d'un nouvel amoureux, trois amis d'enfance, et la mère d'Aksle venue lui rendre visite. La pièce se clôt par une scène entre David et sa propre mère, qui vient de quitter son mari adultère. Les deux vivent de manière inverse leur blessure amoureuse, mais unissent leurs solitudes dans ce *jour de joie*.

Notre aptitude au bonheur

Stéphane Braunschweig

Écrire pour un grand plateau

Depuis ma mise en scène de *Je disparaïs*, à la Colline en 2011, c'est la cinquième pièce d'Arne Lygre que je monte. C'est un auteur qui cherche à se déplacer à chaque pièce, souvent en modifiant le principe formel de son écriture. Cette pièce-ci est encore différente, mais aussi pour d'autres raisons. C'est la première fois que Lygre écrit un texte dont il sait qu'il sera mis en scène sur un grand plateau, en l'occurrence celui du Det Norske Teatret, à Oslo, où la pièce a été créée avec un grand succès en 2022. C'est aussi la première fois qu'il écrit en Nynorsk. Il faut savoir qu'en Norvège, il y a deux langues écrites : le Nynorsk (littéralement : nouveau norvégien) est une langue créée à partir de différents dialectes et utilisée aujourd'hui par beaucoup d'écrivains, de poètes ; c'est par exemple celle de Jon Fosse, le grand prédécesseur de Lygre. Par rapport au Bokmål (littéralement : langue des livres), qui est l'autre langue, la langue courante et administrative, le Nynorsk est à la fois plus littéraire et plus rare. Le Bokmål, issu de la langue que parlaient les élites quand le Danemark et la Norvège ne formaient qu'un pays, reste proche du danois, c'est une sorte de norvégianisation du danois. Ces deux langues norvégiennes se ressemblent, bien sûr, mais il y a des différences de vocabulaire, d'expressions, de prononciation. D'ailleurs, à Oslo, il y a le théâtre national où on joue en Bokmål, et le Det Norske Teatret où on joue principalement en Nynorsk et en dialectes. Je pense que, pour Lygre, le fait d'avoir choisi ce langage qui peut paraître plus imagé, plus poétique, et d'avoir conçu une pièce pour un grand plateau a transformé son écriture. Lorsque nous avons fait la traduction avec Astrid Schenka, nous avons été frappés de trouver beaucoup plus d'images, de métaphores, que dans les pièces précédentes, dont l'écriture est plus austère. Comme si cette autre langue lui ouvrait un espace de liberté.

Écrire pour un grand plateau lui a aussi permis de recourir à une distribution plus nombreuse. Jusque-là, Lygre avait surtout écrit du théâtre de chambre, pour des salles de 200 à 300 places, avec principalement des scènes à deux ou trois personnages. Il n'y a guère que moi qui l'aie monté en grande salle, avec *Je disparaïs* et *Jours souterrains* à la Colline, et *Nous pour un moment* à Berthier. Parce que la lecture des pièces d'Arne Lygre m'a toujours beaucoup inspiré sur le plan scénographique et que je ressentais le

besoin de situer ses pièces dans des espaces plus grands, plus métaphoriques, que ceux d'un théâtre de chambre.

Normalité

Jours de joie est donc une pièce à seize personnages, beaucoup plus « chorale ». Au point de départ il y a un lieu, qui devient celui d'une rencontre improbable entre trois groupes de personnes qui ne se connaissent pas, mais vont se mettre à parler ensemble, de façon étrangement ouverte. Souvent, dans les pièces de Lygre, les personnages qui ne se connaissent pas partagent plus de choses que ceux qui sont proches. Ils se parlent plus facilement quand il n'y a pas d'histoire entre eux. C'est un peu ce qui se passe dans cette pièce, même si, dans ce lieu un peu particulier, dont tous les personnages ressentent le charme, on a aussi une mère et une fille qui parviennent à échanger dans une grande vérité, malgré les choses qui les opposent, comme au-delà du conflit.

Une autre différence tient à ce qu'on pourrait appeler une plus grande normalité de l'univers de la pièce. Le théâtre de Lygre porte, à travers ses personnages, une inquiétude très contemporaine par rapport à la fragilité de la vie, à l'instabilité des existences, aux places qu'on peut trouver – ou perdre – dans la société, dans sa famille, dans un couple. Ce monde de l'instabilité, avec toute l'angoisse qu'il peut provoquer, est son terrain de prédilection. Et pour nous y faire toucher, il a souvent mis en scène ses personnages dans des situations extrêmes : une noyade, un accident, un viol... Ces scénarios sombres surgissent en quelque sorte comme des radicalisations de nos angoisses courantes. Dans *Jours de joie*, il y a beaucoup moins de situations exacerbées, ce qui change le rapport à la pièce quand on la lit, et change aussi la relation des personnages les uns aux autres. Les personnages de Lygre ont souvent, surtout dans ses premières pièces, un grain de folie – et là, on a des gens qui sont plus normaux, qui vivent, comme chez Tchekhov, des situations relativement banales : une rupture au sein d'un couple, un deuil compliqué dans une famille recomposée, une mère qui réunit ses enfants adultes dont l'une vit éloignée de ses parents. Il y a tout de même une situation plus anormale au milieu de la pièce, lorsque le personnage principal annonce qu'il va « disparaître » – une situation qui nous ramène à un thème très présent chez Lygre : dans beaucoup de ses pièces, aux deux tiers, le

/...

personnage principal disparaît, ou meurt. Mais ici, on ne sait pas si cette disparition programmée est inquiétante ou pas. Ce n'est pas comme une mort – on pourrait penser que le personnage va mourir, peut-être se suicider, mais lui affirme nettement qu'il ne part pas pour mourir. L'événement principal de la pièce nous jette dans une totale incertitude.

Comment être dans la joie ?

Ce qui est important, dans ce côté moins extrême, plus banal, des situations et des personnages, c'est aussi qu'il s'accompagne d'une orientation vers quelque chose de plus lumineux, de plus positif. Le titre de la pièce, que nous avons rendu par *Jours de joie*, n'est pas la traduction exacte du norvégien. La formule de Lygre est difficile à traduire ; en anglais c'est *Time for joy* – un temps pour la joie, du temps pour la joie, ou quelque chose comme : que la joie arrive... Ce titre porte une sorte d'injonction : il est temps d'être joyeux. Même si Lygre a conçu le projet de cette pièce avant le covid, il l'a terminée pendant le covid... C'est important, dans un monde de plus en plus dur, cette question : comment être dans la joie ?

Bien sûr, quand on découvre un tel titre, et qu'on connaît l'œuvre de Lygre, on ne peut s'empêcher de penser que ça doit être un peu ironique. Mais pas seulement : c'est comme s'il s'était mis dans l'idée d'écrire une comédie. D'ailleurs, à la création à Oslo, la mise en scène de la pièce insistait sur cet aspect. Il y a de la part des personnages quelque chose d'un peu volontaire, comme si on disait : aujourd'hui, on va vivre un moment de joie – ce qui peut tout de suite nous faire nous demander ce que ça cache... ! Mais dans cette pièce tout le monde semble vouloir regarder le verre à moitié plein, et non le verre à moitié vide. Lygre n'est pas complètement naïf, et derrière cette quête il y a aussi des gouffres à tout moment. Mais ce qui l'intéresse ici, je crois, c'est de questionner notre aptitude au bonheur – même si les personnages sont plus ou moins doués pour cela. Certains ne sont pas très aptes au bonheur, mais essaient de s'accrocher, d'autres, comme le compagnon du personnage qui disparaît, semblent plus aptes, mais se prennent des gros coups.

Ainsi, quand je parle de comédie, il ne s'agit pas d'un genre, mais plutôt d'un point de vue sur le monde. Pour le formuler autrement, c'est la question de savoir si on met plutôt l'accent sur la pulsion de vie ou sur la pulsion de mort. Avec des personnages qui vont se situer, sans forcément y arriver d'ailleurs, du côté de la vie, face à d'autres qui sont animés par une certaine destructivité. Mais même ça, ce n'est pas forcément négatif : ce personnage qui disparaît, c'est sans doute qu'il n'est pas bien où il est, mais cette force de destruction peut aussi le ramener dans la vie, ramener de la vie. Ce qui importe dans cette disparition, c'est l'acte qu'elle

pose, et les conséquences de cet acte sur les autres, et non le retour rétrospectif sur ses motivations : Lygre ne nous donne pas beaucoup d'éléments pour investiguer de ce côté.

Former un paysage

Ça me paraît intéressant aujourd'hui de travailler sur le rapport au bonheur, surtout quand on sent à quel point les spectateurs cherchent en ce moment au théâtre à retrouver de l'énergie positive, vitale. Pour ma part, même dans les pièces antérieures, plus sombres, parfois pleines de situations tragiques ou mélodramatiques, j'ai toujours eu cette sensation d'une énergie positive dans l'écriture de Lygre. Une positivité qui me paraît liée à sa croyance très forte dans le pouvoir du langage, dans la capacité des mots à créer la réalité, et à la modifier. Je trouve qu'il y a là quelque chose d'assez positif, d'assez encourageant.

Dans les répétitions, il nous arrive souvent de penser à Tchekhov. Plus précisément, ce texte me rappelle les deuxièmes actes des pièces de Tchekhov, qui sont souvent le moment où les personnages se parlent le plus sincèrement. Je repense à la façon dont j'avais mis en scène le deuxième acte de *La Cerisaie*, qui se passe à l'extérieur de la maison familiale, un peu comme le début de *Jours de joie*. Les personnages étaient tous coincés dans des trappes, isolés les uns des autres mais en même temps ensemble, se parlant et s'écoutant beaucoup. En naissait une sorte de choralité paradoxale, qui me fait beaucoup penser à ce que nous cherchons à ce stade des répétitions. Paradoxale, parce que chez Tchekhov, et de la même façon dans cette pièce, on part toujours des individus : chacun est entièrement dans son univers, mais cela n'empêche pas que se produise un point de rencontre entre eux. Et alors, tout à coup, même avec leur part de solitude, ces individus forment un monde, un paysage.

Propos recueillis par Anne-Françoise Benhamou au début des répétitions de *Jours de Joie* aux Ateliers Berthier, 23 juin 2022

Une autre place possible

Quand l'enfant se cache un peu trop longtemps, quand l'adolescent fugue pour quelques heures ou quelques jours, quand des adultes disparaissent sans laisser de trace, que disent-ils de la place qui était la leur et du désir d'y échapper ? Ne pas être là où on nous attend, affronter sa peur d'un autre endroit ou d'une solitude peuvent motiver ces excursions hors du cercle, ces mouvements à la périphérie de notre place habituelle. Mais on abandonne aussi une place pour en tester d'autres, parce qu'on y étouffe ou parce qu'elle n'est plus adéquate à la nouvelle forme de notre existence ou de notre identité. Ce n'est pas seulement jouer avec l'idée de sa propre disparition mais aussi avec celle d'une autre place possible, où se dirait de nous quelque chose d'inédit.

Claire Marin, *Être à sa place*, Éditions de l'Observatoire, 2022

« Dans mon écriture, l'ombre et la lumière sont intriquées »

Arne Lygre

Espoir

Quand je commence une pièce, je me lance librement dans l'écriture sans idée préconçue de ce qui va arriver à mes personnages. Je n'écris pas sur les événements de ma propre vie. Je crée des fictions et je travaille la langue lentement, de façon intuitive, en guettant l'émergence de quelque chose d'important.

Dans *Jours de joie*, c'est la notion d'espoir qui m'a intéressé. Le premier échange de la pièce met en scène une mère et sa fille. Elles se sont donné rendez-vous sur un banc près d'une rivière. La mère est tombée sous le charme de cet endroit, et s'y rend souvent. La fille habite à l'étranger. Elles ont de bonnes intentions et éprouvent, au fond, de l'amour l'une pour l'autre, mais ne réussissent pas vraiment à l'exprimer, et sont aux prises avec des tensions. Je pense malgré tout qu'elles sont sincères quand elles disent « c'est un jour de joie aujourd'hui ».

Langage

Peut-on faire confiance au langage ? Parfois oui, parfois non. Son statut est souvent ambigu dans mes textes, où l'ombre et la lumière sont imbriquées l'une dans l'autre. L'humanité dispose d'un pouvoir extraordinaire avec le langage. C'est mon outil de travail en tant que dramaturge. Il nous permet de préciser et clarifier les choses. Mais nous l'utilisons aussi pour dissimuler des faits, voire pour mentir. Le langage est fragile.

Dans la pièce, le personnage de la fille a un frère jumeau, « Un moi ». Il rejoint sa mère et sa sœur sur ce banc à côté de la rivière. Il y a un cimetière à proximité. Il leur dit : « Je veux disparaître. » Il veut quitter la vie qu'il a construite et souhaite que ni sa mère, ni sa sœur ni même son compagnon ne le cherchent. Mais elles ne se fient pas totalement à ses paroles. Que dit-il vraiment ? Faut-il le croire ? Respecter son propos ?

Variations sur le thème de la joie

Dans *Jours de joie*, seize personnages sont joués par huit acteurs. Plusieurs se retrouvent autour du fameux banc. Au fil de la pièce, on évolue vers un autre espace. Aucun des personnages ne fait la totalité du chemin avec nous, ils se succèdent. Chacun a son parcours et une raison qui lui appartient pour déclarer : « le temps est à la joie ».

La pièce est un récit collectif, une variation sur le thème de la joie. Nombre de situations interrogent notre interdépendance, l'attachement ou le manque d'attachement à l'autre que l'on éprouve. Dans la deuxième partie, on croise « Un autre moi » et sa mère. Elle arrive de loin en urgence, pour retrouver son fils, elle s'impose pratiquement à lui. Elle vient de découvrir l'infidélité de son mari. Quand ils invoquent la joie, c'est comme une tentative pour la faire surgir de force. C'est la tragédie des relations brisées.

La pièce parle aussi du pardon. J'ai entendu dire que tout pardonner était un préalable à de bonnes relations. J'ai été choqué quand un collègue plus âgé m'a dit ça, un jour, mais finalement c'est peut-être vrai.

Devenir soi-même

Il existe un fil conducteur thématique dans ce que j'écris : le sentiment d'avoir un moi, de devenir soi-même. J'écris sur la formation de l'identité : les décalages et les changements qu'elle peut traverser. Je m'intéresse à la fragilité des rapports interhumains et aux influences réciproques entre les autres et nous.

Écrire pour le théâtre

Ce qu'il y a de fascinant quand on écrit pour le théâtre, c'est la manière dont la matière se transforme. D'abord, il s'agit d'un texte littéraire. Puis, un metteur en scène prend la relève, créant ainsi une nouvelle œuvre artistique. Mes pièces sont plus vivantes que ma prose. Mes deux romans et mon recueil de nouvelles commencent à prendre la poussière. Il y a tellement plus de jeu dans le théâtre. Un sentiment devient une pensée, qui devient une parole prononcée. Les mots ont un pouvoir. Mais nous ne sommes pas toujours doués pour mettre des mots sur les situations que nous vivons. Cela laisse la place à beaucoup d'autres actions, d'où le caractère passionnant du théâtre.

Extraits d'un entretien entre Arne Lygre et Finn Skårderud, « Sommes-nous heureux aujourd'hui ? » pour le programme de salle de la création de *Tid for Glede (Jours de joie)* mis en scène par Johannes Holmen Dahl présenté au Det Norske Teater à Oslo, 2022

Repères biographiques

Arne Lygre

Arne Lygre, né en 1968 à Bergen, est l'auteur d'une douzaine de pièces traduites du norvégien dans plusieurs langues et jouées dans de nombreux pays, notamment en Scandinavie et en Europe.

En 1998, sa première pièce, *Maman et moi et les hommes* le fait connaître en Norvège. Elle paraît en France en 2000 aux éditions Les Solitaires Intempestifs, dans une traduction de Terje Sinding. La pièce est mise en scène plusieurs fois par des compagnies.

Mais c'est *Homme sans but* (2005), créée en 2007 aux Ateliers Berthier dans la mise en scène de Claude Régy, qui révèle Arne Lygre au grand public en France. Suit la création de *Jours souterrains*, mis en scène par Jacques Vincy à la Scène nationale d'Aubusson et au Studio Théâtre de Vitry en 2011. Ces deux textes sont traduits en français par Terje Sinding.

La saison 2011-2012 marque le début d'une collaboration étroite entre Arne Lygre et Stéphane Braunschweig, alors directeur de La Colline – théâtre national. Dans le cadre du comité de lecture du théâtre s'engage une longue discussion autour de *Jours souterrains* qui donne envie à Stéphane Braunschweig d'approfondir sa connaissance de l'auteur en lisant ses premières pièces en tapuscrit. Il entre, par la suite, en contact avec Arne Lygre, alors en pleine écriture de *Je disparaïs*. Avant même que la pièce soit entièrement achevée, Stéphane Braunschweig choisit de présenter presque coup sur coup deux pièces de Lygre à La Colline, en grande salle : il crée *Je disparaïs*, dans une traduction d'Éloi Recoing, avant même la production de la pièce en Norvège, et reprend *Tage Unter* (*Jours souterrains*) qu'il a mise en scène à Berlin et Düsseldorf, en allemand. À cette occasion, la revue *OutreScène* consacre à Arne Lygre un numéro coordonné par Anne-Françoise Benhamou, qui réunit des entretiens avec des metteurs en scène et des acteurs et des inédits de l'auteur (*OutreScène* n° 13 « Arne Lygre », novembre 2011, Les Solitaires Intempestifs).

Avec sa mise en scène de *Rien de moi*, cette fois dans la petite salle en 2014, Stéphane Braunschweig poursuit à La Colline la création des pièces de Lygre au fur et à mesure de leur écriture. Il devient aussi l'un de ses traducteurs, en collaboration avec Astrid Schenka,

également dramaturge pour *Tage Unter*. La pièce est publiée chez L'Arche éditeur.

En 2019, alors qu'il est devenu directeur de l'Odéon, leur compagnonnage artistique se prolonge aux Ateliers Berthier, avec la création française de *Nous pour un moment*, qui suit de peu celle de la pièce à Oslo. Toujours en collaboration avec Astrid Schenka, il en signe la traduction ainsi que celle de la pièce suivante, *Moi proche*. Les deux textes paraissent dans le même volume à L'Arche éditeur.

En 2022, c'est sur la scène de l'Odéon que Stéphane Braunschweig décide de présenter la toute dernière pièce d'Arne Lygre, *Jours de joie*, créée à Oslo avec grand succès en janvier 2022, dans une mise en scène de Johannes Holmen Dahl au Det Norske Teatret.

Pièces publiées en France

- *Maman et moi et les hommes* [*Mamma og meg og menn*, 1998], traduit par Terje Sinding, éditions Les Solitaires Intempestifs, 2000
- *L'Ombre du garçon* [*Skygge av en gutt*, 2005], traduit par Éloi Recoing. Les trois premières scènes sont publiées dans la revue *OutreScène* n° 13 « Arne Lygre », novembre 2011, Les Solitaires Intempestifs.
- *Homme sans but* [*Mann uten hensikt*, 2005], traduit par Terje Sinding, L'Arche éditeur, 2007
- *Je disparaïs* [*Jeg forsvinner*, 2011], traduit par Éloi Recoing, L'Arche éditeur, 2011
- *Rien de moi*, [*Ingenting av meg*, 2013], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2014
- *Nous pour un moment* [*La deg være*, 2016] traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2019
- *Moi proche* [*Meg nær*, 2019], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, paru avec *Nous pour un moment*, 2019
- *Jours de joie* [*Tid for glede*, 2021], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022

/...

Repères biographiques (suite)

Distinctions en Norvège

2004 : Prix Brage de la Fédération norvégienne des auteurs pour le recueil d'histoires *Tid inne*

2010 : Prix Mads Wiel Nygaards legat pour le roman *Min døde mann (Mon homme mort)*

2013 : Prix Ibsen pour *Je disparaïs*

2017 : Prix Hedda pour *Nous pour un moment*

Jours de joie est la cinquième pièce d'Arne Lygre mise en scène par Stéphane Braunschweig, après :

- *Je disparaïs* et *Tage Unter (Jours souterrains)*, en 2011, à La Colline - théâtre national
- *Rien de moi*, en 2014, à La Colline - théâtre national
- *Nous pour un moment*, en 2019, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe